

Herveline Delhumeau



*Mes fortunes
de mer...*

GALETS



Herveline DELHUMEAU est née à Paris, dans une famille d'artistes – son père le peintre, graveur, sculpteur monumental MOROG est également l'un des artisans de la création de la fameuse école de voile des Glénans. Dès son plus jeune âge, elle se trouve très naturellement plongée dans les mondes de l'art et de la mer. Elle accomplit des études classiques à Paris et obtient en 1985 un Doctorat d'Histoire de l'Art et Archéologie qui détermine son orientation professionnelle.

Chargée de cours d'Histoire des Arts du Moyen Age à l'Université de Paris IV-Sorbonne, de conférences au Smith College et à la Faculté Libre de Paris, elle est également membre fondateur de la société GRAHAL (Groupe de Recherche Art Histoire Architecture et Littérature) au sein de laquelle elle est chargée de recherches et réalise des dossiers patrimoniaux à l'échelle nationale.

Elle oeuvre également comme secrétaire d'édition au Ministère de la Culture où elle assure la réalisation des publications de la Sous-Direction de l'Archéologie.

Sa vaste érudition, associée à un tempérament discret, lui a permis de développer un esprit analytique tourné vers la recherche, mais aussi un imaginaire original dont témoignent de nombreuses œuvres graphiques et photographiques.

Son travail sur le galet traduit la synthèse de sa philosophie et de ses passions pour l'univers marin et la nature : ne pas susciter de rupture, à travers le geste créatif, mais magnifier la continuité du besoin de beauté à la recherche d'une harmonie simple et lumineuse.

*La magnificence des formes dans la nature est,
pour moi, une source inépuisable
d'émerveillement et d'inspiration.
Elle m'enseigne qu'il faut garder le contact avec
les racines de l'arbre, pour mieux embrasser le ciel.
L'inspiration, selon moi, ne consiste pas à tout
figer au nom d'un esthétisme doctrinal, mais de
vibrer, de danser avec la lumière. Aujourd'hui, où
tout est art et génie, je préfère la patience de l'artisan
et la belle humilité du travail bien fait.
Je ne crée pas pour exister : j'existe pour créer.*

Herveline Delhumeau

Septembre 2001

Marquer d'une pierre blanche



Travailler du caillou.

Jeter la première pierre.



Avoir un cœur de pierre.

Rouler sa bosse. Bâtir sur du roc

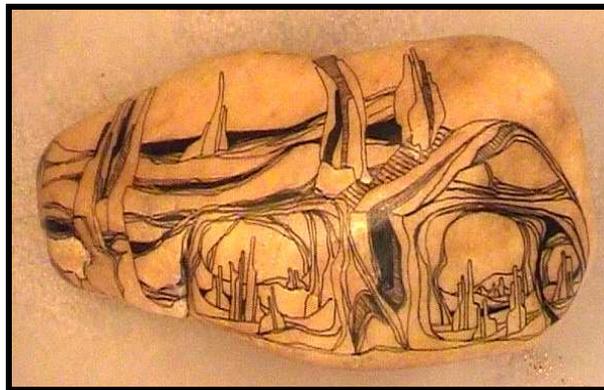


La pierre va toujours au tas.

Faire d'une pierre deux coups



Pierre qui roule n'amasse pas mousse.



Le mot « *galet* » dans le dictionnaire...



GALET n.m ; (anc. Fr. *gal*, caillou). Caillou poli et arrondi par l'action de la mer, des torrents ou des glaciers. || *Mécan.* Petite roue pleine servant à diminuer le frottement et à permettre le roulement. ! *Galet aménagé* (Préhist.), outil primitif composé d'un galet sur lequel a été aménagée une arête tranchante. || *Galet porteur*, dans un engin chenillé, roue sur laquelle repose la chenille.
Larousse Encyclopédique en 1 Volume (1986)



GALET [gale] n.m. **1.** Caillou arrondi et poli par le frottement dû à l'action des eaux (mer, rivière, etc.). **2. TECH.** : Cylindre, disque de roulement de métal, bois, etc. **3. PRÉHIST.** *Galet aménagé* : galet rendu acéré ou tranchant par enlèvement de matière. *Avant l'Acheuléen, les galets aménagés constituent les outils principaux.* – Dimin. de l'anc. fr. *gal* « caillou ».

Hachette – Le Dictionnaire du Français (1989)



GALET n.m. (1337, Cart.). Joyeux compagnon.

Larousse -Dictionnaire de l'Ancien Français jusqu'au milieu du XIV^e siècle (1980)



GALET (XII^e s.), dimin. De l'anc. fr. *gal* « caillou », s.d., issu du gaulois **gallos* « pierre, rocher ». || *galette* (XIII^e s.), dér. de *galet* par analogie de forme.

*Livre de Poche – Pochotèque :
Dictionnaire Etymologique et Historique de la Langue Française (1996)*



GALET, XII^e s., *Parthenopeus*, dimin. de l'anc. Fr. *gal*, caillou, var. du radical **cal*, pierre d'origine pré-indo-européenne (v. CAILLOU) ; la forme est normanno-picarde. || **jalet**, 1478 : Gay, var. francienne de *galet*, spécialisé pour les cailloux et balles des arcs et arbalètes || **galette** XIII^e s., *Fabliau*, à cause de sa forme ronde ; pop., fin XIX^e s., « argent ». || **galetage**, fin XIX^e s.

Larousse – Nouveau Dictionnaire Etymologique et Historique (1971)



GALET, n. m. [diminutif du vieux français *gal*, même étymologie que caillou] - Caillou arrondi par usure mécanique (éolienne, fluviale, marine). Les roches sédimentaires détritiques consolidées à nombreux galets sont des conglomérats et en particulier les poudingues. Dans les roches meubles, leur étude porte sur le degré d'arrondi, sur leur orientation statistique liée aux courants, sur l'aspect de leur surface (ex. poli éolien ou poli et stries glaciaires), ces éléments caractérisant les types d'érosion et de transport. || **Galet impressionné** - Galet présentant à sa surface des creux arrondis correspondant aux empreintes de galets voisins. || **Galets aménagés** - (v. *pebble culture*) - Outils préhistoriques très frustes fabriqués à partir de galets rendus tranchants par enlèvement d'éclats sur une face ("*choppers*" ou sur les deux "*chopping tools*").

Dictionnaire de géologie, Paris : Masson, 1995



Tristan Duino

Fortunes de mer, vitrail des eaux

Echoué sur les plages du temps, le **galet**, jusque-là, se conjugait au passé indéfini. Exaucé par le geste d'**Herveline Delhumeau**, il s'accorde désormais au présent et se décline à la forme polie. Heureuse disposition, qui confère à ce rejeton de pierres brutes la noblesse de la robe.

Etranges destins croisés de l'homme et du minéral : émergeant lissé du ventre matriciel, l'homme ayant *roulé sa bosse*... meurt « accidenté ». Le **caillou**, adolescence du **galet**, arraché à l'anfractuosité, se frotte aux millénaires, à l'assaut des eaux... et finit sa route dans l'anse d'une rivière, dans le lit du roi-fleuve ; de la reine-mer... sur une plage, lisse comme un sous neuf ! A l'échelle d'une seule étoile, tout cela dure un instant, une petite vague dans le flux de l'éternité. Sorti du ruisseau, poli mais pas asservi, **galet** de pied, mais pas esclave, il suit ainsi le décret de Monsieur de Montesquieu qui, dans « *L'Esprit des Lois* », écrit : « *Tout homme doit être poli ; mais il doit aussi être libre* ».

Son périlleux voyage, dans le creux inlassable du remous, façonne la maturité du **galet**. La mer est son « joaillier » ; inlassablement, elle le métamorphose en bijou, miroir de la lumière. Elle en fait une pierre « imprécieuse », diamant de rivière, mais jamais rivière de diamants.

Bringuebalé, agité de tribord et de bâbord, souffrant en silence - les **pierres** sont muettes -, enrôlé de force dans la marine, cahoté parmi les rugissants, il surmonte des océans de préjugés, de mers démontées, de réactions houleuses, de ressacs, de tourbillons. Suprêmement policé, devant toutes ces turpitudes, il reste de marbre, faisant d'une **Pierre** deux coups pour devenir **galet**-jade, après avoir été grain-**galet**.

Naufragé sur une côte première, et aussitôt mis au banc de la société !

Aucune opulente gorge, aucune cheville de jeune princesse ne le recueille, aucune vente n'en fait enchères. Pas de vitrine, pas de bijoutier, pour investir dans cette **Pierre**-là ! Seul, au fond des aquariums, on le découvre abandonné, marinant comme une garniture saladière dans une assiette sans goût.

Pour le **galet**, pas de marché, seulement le lancé, ricochet dérisoire à la surface des eaux. Pire : il lui faut supporter les hordes barbares d'arrière-trains affalés et avachis qui, pour oublier un instant leur stress, lui volent sa part de soleil, tout en déclarant qu'ils préfèrent le **sable** fin ! Ces nouveaux conquérants immobiles le piétinent, le jonchent de leurs immondices. De pied en cap, le **galet**, ayant quitté les fonds marins, touche les bas-fonds de l'indifférence. En une formule lapidaire, il s'assèche, il se grise, il se ternit. N'étant pas **Pierre** de taille à lutter contre l'inertie, il ne ressemble plus à rien. Tas de **cailloux**, oublié par la lumière. Le touriste choisit, là où le **galet**, épuisé, échoue.

Le **galet** songe-t-il encore à son illustre frère le vitrail, comme lui issu du **sable** originel, subissant l'outrage du feu – comme lui celui des eaux pour devenir surface miroitante – afin de transmuter sa pesanteur en miracle de transparence, translucide au cœur de la cathédrale ?

Vitrail des eaux, l'humble destin du **galet** n'est-il pas de resplendir, de réfléchir sur toutes les grèves du rêve ?

Galet-miroir, émissaire marin de la lumière, **galet-joyau** dans le lit des cours d'eau, **galet-théâtre**, Don Juan dans le Festin de **Pierre**, sous le regard des baignoires, **galet-jardin**, enfermé dans l'alcôve des clôtures japonaises, **galet-prière**, érigeant les murs des monastères.

Galet-sentinelle, à l'aube des citadelles, **galet-jeu**, posé sur le sol par des enfants déchirés par les guerres, **galet-puits**, composant le cercle des oasis, accueillant la caravane, **galet-dune**, marquant le feu des campements.

Galet-empire, conquis sur lui-même, **galet-main**, offrant sa tiédeur à la joue tendue, sa chaleur aux amants rassemblés dans leur couche, aux vieillards esseulés sous leurs draps, sa froideur au front fiévreux.

Concert de galets, entrechoqués, stridulants, claquants, percutés, frottés l'un contre l'autre pour faire jaillir le rythme, le battement.

Cymbales d'embruns et de remous, symphonie d'écumes et de lames, caisse de résonance des sphères lointaines...

Galet, serviteur des cinq sens : **la vue**, par rutilance, **l'ouïe**, par cliquetis dans la vague, **le toucher**, par rondeur lisse épousant la paume, **l'odeur**, par traces d'algues et de sel. Et **le goût** ! Celui qui n'a pas, un jour, léché le **galet salé** ne sait pas ce que saveur veut dire !

Mer, sable... C'est là que s'achève généralement le chemin des pèlerins du soleil. C'est là que commence le voyage d'**Herveline Delhumeau**, puisant ses trésors de **galets** à la source des flux marins, qu'elle « **enlumine** » – comme le bel artisanat à l'aube du parchemin. **Chantourner** le **galet**. Dans ce verbe ancien réside le mouvement qui anime son travail : le **chant**, et le **tour** de main, chorégraphie de douceur et d'amour.

Par-dessus tout, elle s'emploie à n'en jamais altérer ni le grain ni la trame originels. Face à la part intemporelle du **minéral**, elle imprime une trace discrète mais ferme, qui fait écho à des mystères plus profonds, exigeant le respect des cycles immuables, dont la nature nous enseigne la noblesse.

Là où le passant foule sans les voir les épaves des **galets** asséchés, **Herveline** discerne le relief, la texture, les choisit avec des patiences maternelles.

Elle leur redonne le lustre et le vernis, tel **Stradivarius** à l'âme de ses violons, afin que ces **soleils des eaux**, comme sous la vague, resplendissent à nouveau et demeurent les « **fortunes de mer** »...

Louis ARAGON

(1897 - 1982)

Tu m'as trouvé Comme un caillou

que l'on ramasse sur la plage

- Comme un bizarre objet perdu dont nul ne peut dire l'usage
Comme l'algue sur un sextant qu'échoue à terre la marée
Comme à la fenêtre un brouillard qui ne demande qu'à entrer
Comme le désordre d'une chambre d'hôtel qu'on n'a pas faite
Un lendemain de carrefour dans les papiers gras de la fête
Un voyageur sans billet assis sur le marchepied du train
Un ruisseau dans leur champ détourné par les mauvais riverains
Une bête des bois que les autos ont prise dans leurs phares
Comme un veilleur de nuit qui s'en revient dans le matin blafard
Comme un rêve mal dissipé dans l'ombre noire des prisons
Comme l'affolement d'un oiseau fourvoyé dans la maison
Comme au doigt de l'amant trahi la marque rouge d'une bague
Une voiture abandonnée au beau milieu d'un terrain vague
Comme une lettre déchirée éparpillée au vent des rues
Comme le hâle sur les mains qu'a laissé l'été disparu
Comme le regard égaré de l'être qui voit qu'il s'égare
Comme les bagages laissés en souffrance dans une gare
Comme une porte quelque part où peut-être un volet qui bat
Le sillon pareil du cœur et de l'arbre où la foudre tomba
Une pierre au bord de la route en souvenir de quelque chose
Un mal qui n'en finit pas plus que la couleur des ecchymoses
Comme au loin sur la mer la sirène inutile d'un bateau
Comme longtemps après dans la chair la mémoire du couteau
Comme le cheval échappé qui boit l'eau sale d'une mare
Comme un oreiller dévasté par une nuit de cauchemars
Comme une injure au soleil avec de la paille dans les yeux
Comme la colère à revoir que rien n'a changé sous les cieux
Tu m'as trouvé dans la nuit comme une parole irréparable
Comme un vagabond pour dormir qui s'était couché dans l'étable
Comme un chien qui porte un collier aux initiales d'autrui
Un homme des jours d'autrefois empli de fureur et de bruit

Roman Inachevé (extraits)

Charles Aznavour

Les *galets* d'Étretat

La mer à Étretat,
Lorsque l'hiver fait rage,
A la beauté sauvage
Que je retrouve en toi

En vague

Écumante de haine
Mais belle malgré tout

Et toi comme la mer
Furieuse sous l'orage
Tu broies sur ton passage
Ce qui gêne tes pas
Ton cœur est plus amer
Que Peau morte des plages
Et froid comme sont froids
Les *galets* d'Étretat
Les *galets* d'Étretat



La mer à Étretat
Est sans couleur précise
Tantôt bleue, tantôt grise
Comme tes yeux parfois
Tranquille ou en fureur
Elle court au rivage
Qu'elle frôle ou saccage
Au gré de son humeur

Et toi comme la mer
Furieuse sous l'orage
Tu broies sur ton passage
Ce qui gêne tes pas
Ton cœur est plus amer
Que l'eau morte des plages
Et froid comme sont froids
Les *galets* d'Étretat
Les **GALETS** d'Étretat



Mais saurais-je jamais
Quel est ton vrai visage
Celui fait à l'image
De mon espoir en toi
Ou l'autre plus secret
Fuyant comme un mirage
Qui éclairait pour moi
Les *galets* d'Étretat

Remi BELLEAU

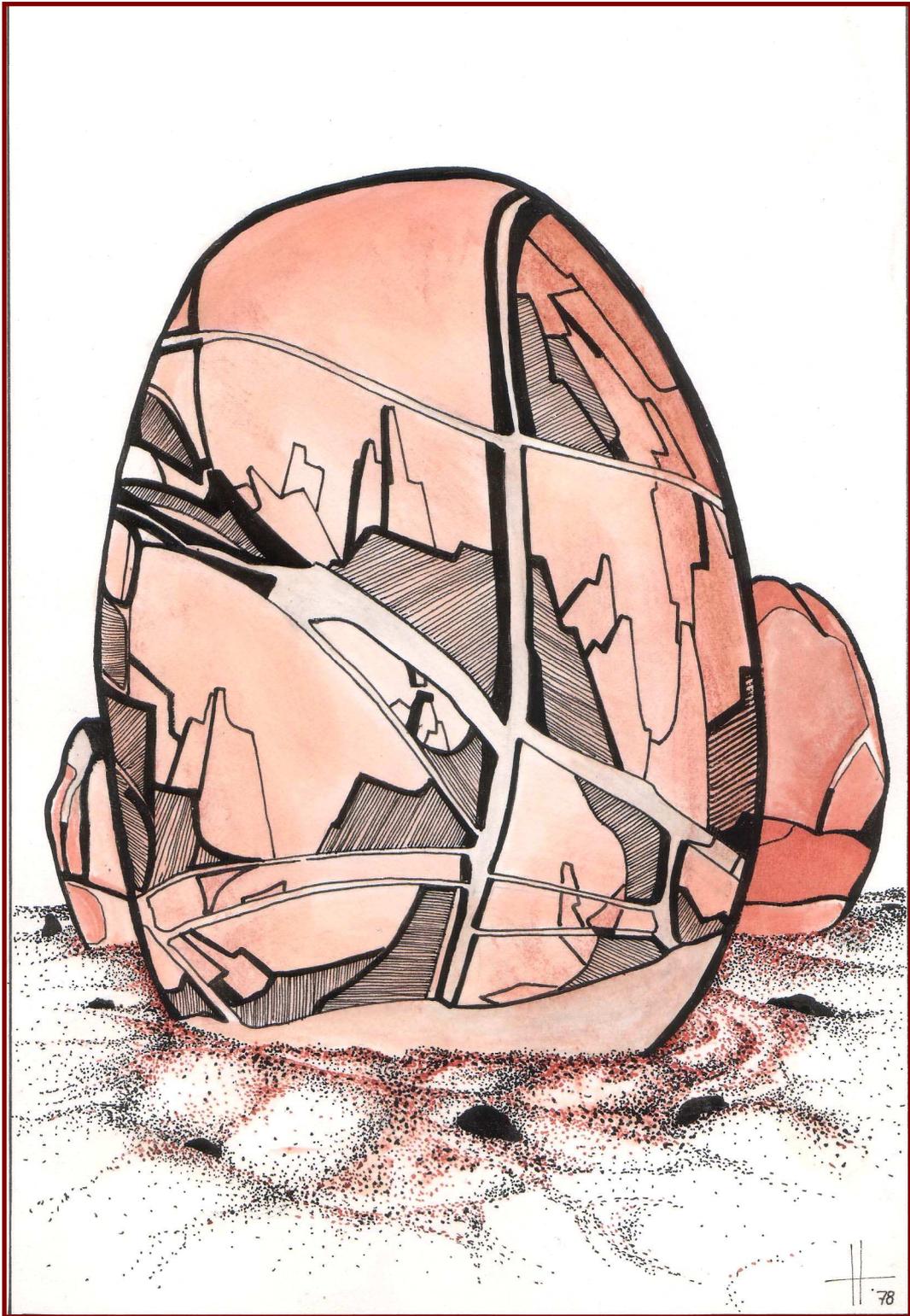
(1528-1577)

*Les Amours &
nouveaux échanges des pierres précieuses, supplément*



Mais je croiy que si rare **pierre**
Ne s'engendre és flancs de la Terre,
Et que ce grand Ciel larmoyant
D'un pleur cramoyssi qui rousoye,
Fait naistre sur la rive Indoise
Le **Rubis** tousjours flamboyant.

Mais que fait l'artiste Nature
Que l'homme ne vueille imiter,
Ou soit en la morte peinture,
Fondre, mouller, tailler, enter ?
L'un veut en un fourneau recuire
Ce que le ciel ne peut enduire
Ny digérer dedans mille ans ;
L'un donne la couleur au verre,
Le fond et en moule une **pierre**
Pour tromper les plus clair-voyans.



Dessin : Haveline DELHUMEAU

Roger CAILLOIS

Pierres

Je parle de *pierres* qui ont toujours couché dehors ou qui dorment dans leur gîte et la nuit des filons. Elles n'intéressent ni l'archéologue ni l'artiste ni le diamantaire. Personne n'en fait des palais, des statues, des bijoux ; ou des digues, des remparts, des tombeaux. Elles ne sont ni utiles ni renommées. Leurs facettes ne brillent sur aucun anneau, sur aucun diadème. Elles ne publient pas, gravés en caractères ineffaçables, des listes de victoires, des lois d'Empire. Ni bornes ni stèles, pourtant exposées aux intempéries, mais sans honneur ni révérence, elles n'attestent qu'elles. L'architecture, la sculpture, la glyptique, la mosaïque, la joaillerie n'en ont rien fait. Elles sont du début de la planète, parfois venues d'une autre étoile. Elles portent alors sur elles la torsion de l'espace comme le stigmate de leur terrible chute. Elles sont d'avant l'homme ; et l'homme, quand il est venu, ne les a pas marquées de l'empreinte de son art ou de son industrie. Il ne les a pas manufacturées, les destinant à quel usage trivial, luxueux ou historique. Elles ne perpétuent que leur propre mémoire. Elles ne sont taillées à l'effigie de personne, ni homme ni bête ni fable...

Je parle des *pierres* que rien n'altéra jamais que la violence des sévices tectoniques et la lente usure qui commença avec le temps, avant elles...

Je parle des *pierres* : algèbre, vertige et ordre, des *pierres*, hymnes et quinconces ; des *pierres*, dards et caroles, orée du songe, ferment et image ; de telle *pietre* pan de chevelure opaque et raide comme mèche de noyée, mais qui ne ruisselle sur aucune tempe, là où dans un canal bleu devient plus visible et plus vulnérable une sève ; de telles *pierres* papier défroissé, incombustible et saupoudré d'étincelles incertaines ; ou vase le plus étanche où danse et prend encore son niveau derrière les seules parois absolues un liquide devant l'eau et qu'il fallut, pour préserver, un cumul de miracles.

Je parle des *pierres* plus âgées que la vie et qui demeurent après elle sur les planètes refroidies, quand elle eut la fortune d'y éclore.

Je parle des *pierres* qui n'ont même pas à attendre la mort et qui n'ont rien à faire que laisser glisser sur leur surface le sable, l'averse ou le ressac, la tempête, le temps. [...] L'homme leur envie la durée, la dureté, l'intransigeance et l'éclat, d'être lisses et impénétrables, et entières même brisées. [...] Elles sont le feu et l'eau dans la même transparence immortelle. [...] Elles lui apportent, qui tiennent dans sa paume, la pureté, le froid et la distance des astres, plusieurs sérénités. Comme qui, parlant des fleurs, laisserait de côté aussi bien la botanique que l'art des jardins et celui des bouquets - et il lui resterait encore beaucoup à dire -, ainsi, à mon tour, négligeant la minéralogie, écartant les arts qui des *pierres* font usage,

je parle des *pierres* nues, fascination et gloire, où se dissimule et en même temps se livre un mystère plus lent, plus vaste et plus grave que le destin d'une espèce passagère.

Dédicace-Janvier 1966

Les *minéraux* [...] n'ont ni indépendance ni sensibilité. C'est justement pourquoi il faut beaucoup pour les émouvoir... La mer, l'inlassable goutte d'eau, le vent, qui peuvent attendre, qui ne sont pas comme l'homme contraint de se hâter, assurent aux corps qu'ils caressent et qu'ils usent, le profil le plus pur, le plus pauvre aussi, mais le seul véritablement nécessaire. Dans ce long acquiescement, dans cette ultime misère, se dissimule assurément une des formes concevables de la perfection. Ces formes sont d'avant l'histoire, d'immémoriale seigneurie. Peut-être n'est-il pas de plus sûrs modèles de la beauté profonde que les formes émergées des grandes acrimonies.

II. Physique – Argument. Morphologie générale des minéraux

Je ne veux retenir que la contemplation intense et prolongée d'une *Pierre*, monde en réduction, où l'âme éblouie pénètre et goûte une jubilation exaltante [...]. Seuls ceux qui éprouvent de semblables plénitudes, qui rêvent qu'ils effectuent de semblables voyages, peuvent avoir un pressentiment de l'Immortalité [...]. Le Véritable devient invisible.

III. Métaphysique Une idée de l'immortalité

Je recherche les *pierres* d'exception. Je ne leur donne pas de beaux noms, mais il m'arrive de tenter de les décrire. Je préfère leurs dessins aux peintures des peintres, leurs formes aux sculptures des sculpteurs, tant elles me paraissent les œuvres d'un artiste moins méritant, mais plus infaillible qu'eux. Dans leurs symétries et leurs courbes capricieuses, mes rêveries découvrent les archétypes cohérents, d'où dérivent non pas la beauté – que chacun apprécie selon la situation où l'histoire l'a placé – mais les normes permanentes et l'idée même de beauté, je veux dire, l'inexplicable et inutile ajout à la complication du monde, qui fait partager en outre les choses entre belles et laides. Dans les dessins et les couleurs de ses *pierres*, il tenait des taches plus naturelles encore que les siennes ; et immémoriales, incontestables.

V. Testament – Soleils inscrits

Au cœur de la *Pierre*, demeure le dessin splendide qui, comme les formes des nuages, comme le profil changeant des flammes et des cascades, ne représente rien.

V. Testament – II

Jacques P. CHANIRO

Acro...

stiche...

d'elle.

Multitude de nuages vifs

En un instant fébriles

Dunes bouleversées de colère

Insolentes arabesques d'écumes

Teintées d'émeraudes d'améthystes et d'argent.

Enlacement de sirènes sifflantes

Redoublant de gémissements tempétueux.

Rupture ou gifle, soudain, dans les voiles

Arrachant de houle les cœurs chavirés.

Nul homme, nul vent, nul sable ne la dompte

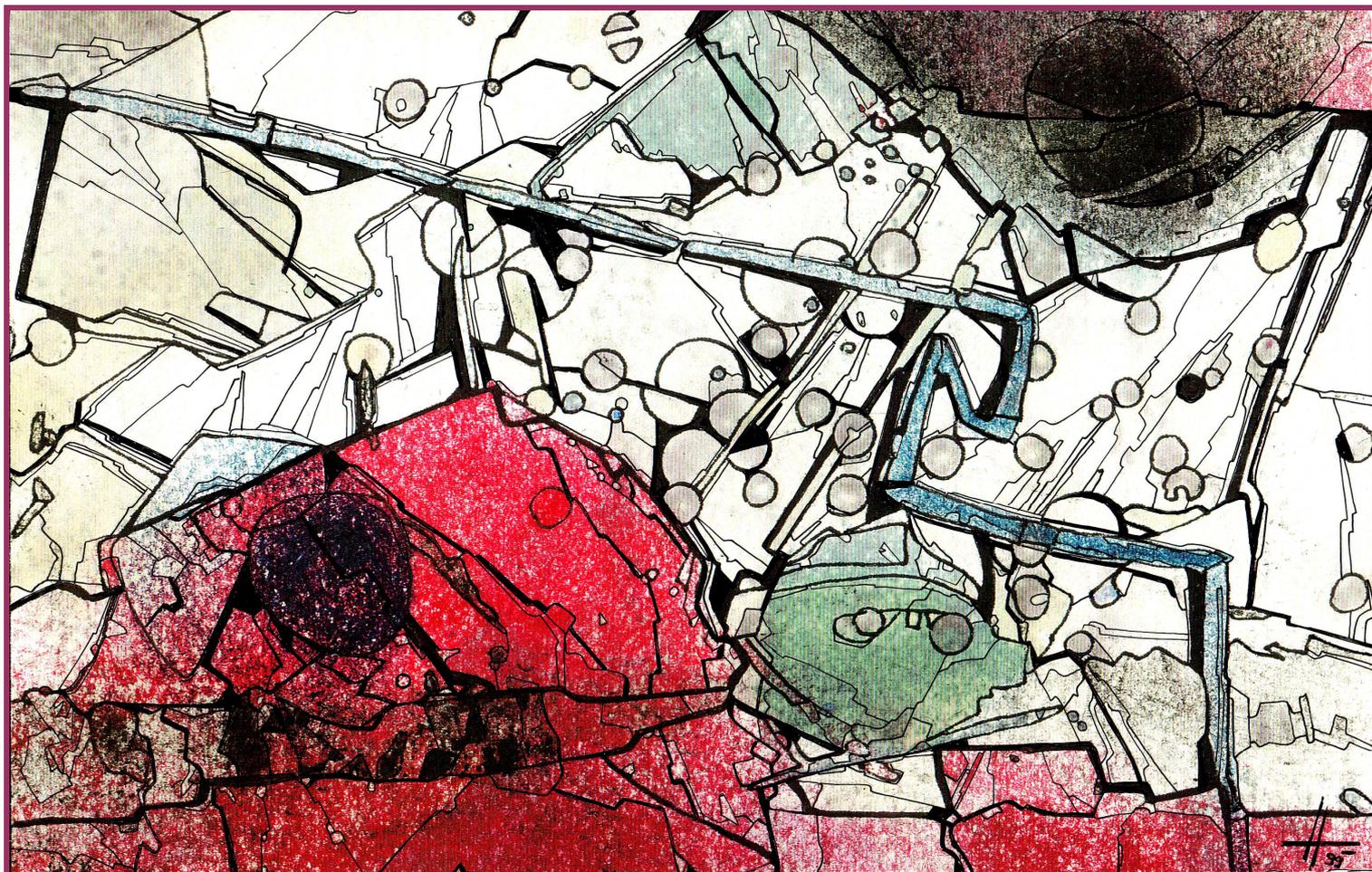
Et "Elle" roule ses galets millénaires meurtrissant
les corps marins

Ensorcelant

les esprits aventuriers des "Saintes Marie"

aux terres d'Afrique

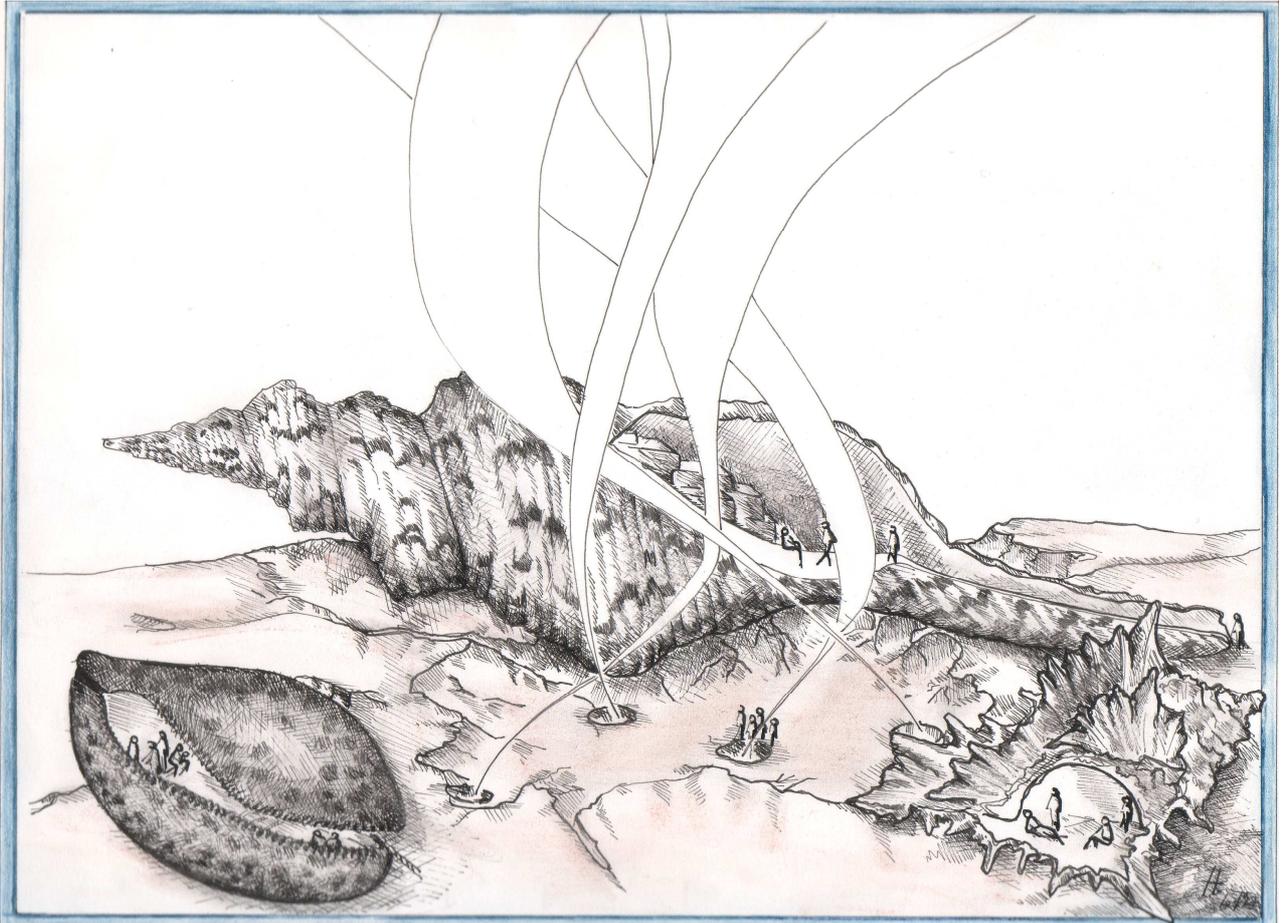
... envoûtées de lumière bleue.



dessin : Herveline DELHUMEAU

*On dit que les **pierres** ne parlent pas,
ne sentent pas. Quelle erreur !
Au pied de la vieille muraille
**les temps actuels étaient engloutis,
les temps anciens revenus,
et l'on respirait l'air de ce grand désespoir.
Tout du long de cette courtine,
s'élevaient des tourbillons de poussière
et de cendres. Les Templiers eux-mêmes,
fils de ce vieux rempart, ressuscitaient
sur leurs chevaux et s'élançaient vers la bataille.***

Alphonse de CHATEAUBRIANT (1877-1951)
La Réponse du Seigneur, I



Dessin : Herveline DELHUMEAU

*Lecteur,
suspens ton souffle
de peur qu'une haleine profane
détruise la surface magique. Le vent de la mer
a soufflé, en une seconde la page
étendue devant toi fourmille
d'une innombrable
écriture.*

Paul CLAUDEL

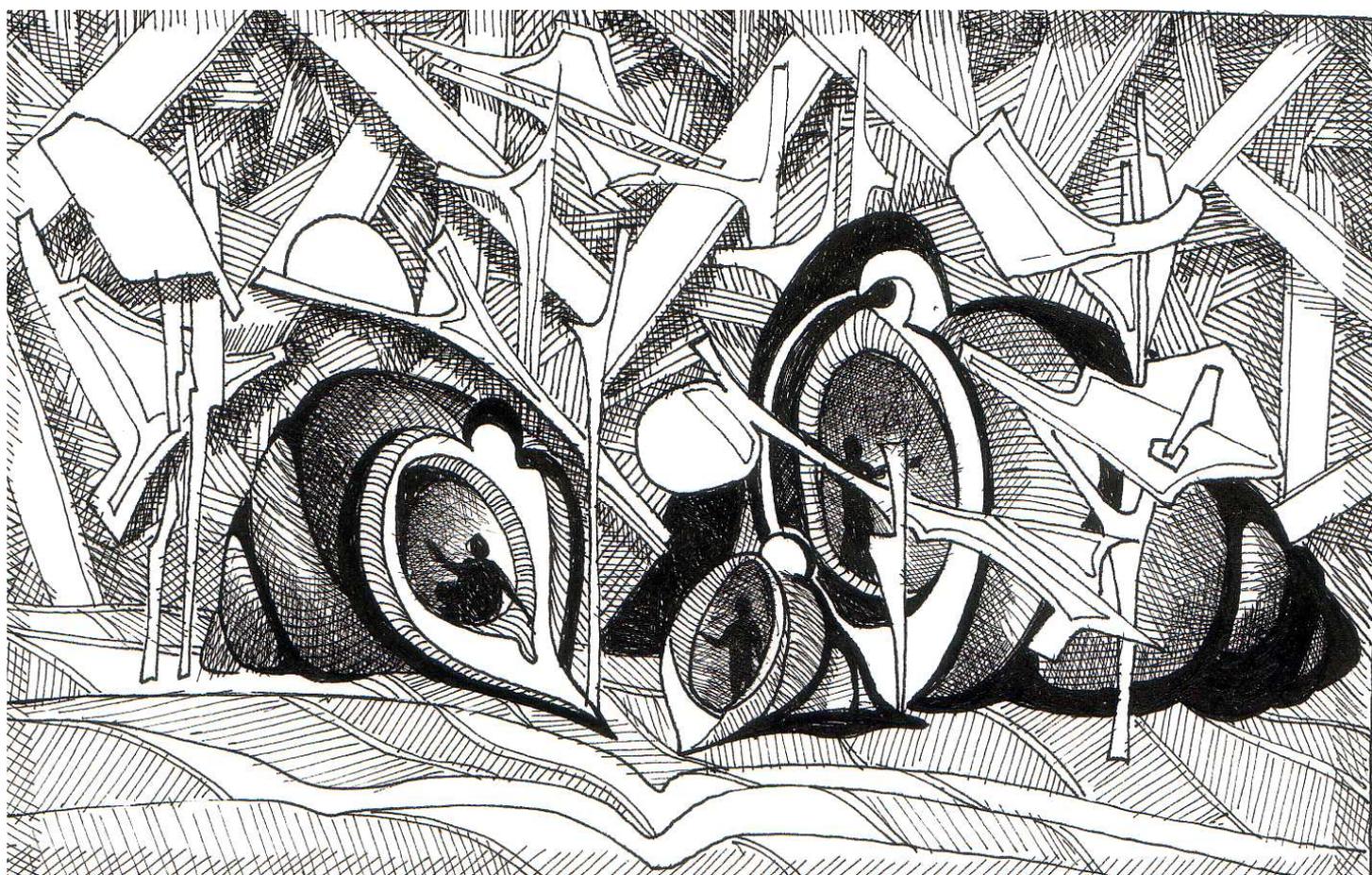
(1868-1955)

La muraille intérieure de Tokyo

Poème au verso de « Sainte-Geneviève »

*Tu es Pierre et sur cette pierre
je bâtirai mon Eglise,
et les portes du séjour des morts
ne prévaudront point contre elle.*

Evangile selon St-Matthieu, XVI, 18



Dessin : Herveline DELHUMEAU

Flots qui portiez la vie au seuil obscur des temps,
 Qui la roulez toujours en embryons **flottants**
 Dans le **flux et reflux** du primitif servage,
 Eternels escadrons cabrés sur un **rivage**
 Ou contre un roc, **l'écume** au poitrail, **flots des mers**,
 Que vos bruits et leur rythme immortel me sont chers !
 Partout où recouvrant **récifs, galets** et **sables**,
 Escaladant en vain les bords infranchissables,
 Vous **brisez** votre élan tout aussitôt repris,
 Vous avez subjugué les cœurs et les esprits.
 L'ordre immémorial au même assaut vous lance,
 Et vous n'aurez connu ni repos ni silence
 Sur ce globe où chaque être, après un court effort,
 Pour l'oublier se fait immobile et s'endort.
 Enfants de la nue éclatante ou qui gronde,
Flots des mers, ennemis de tous les **caps** du monde,
 Vous leur jetez avec vos **limons** coutumiers
 Son rêve et son histoire épars en des fumiers.
 Dans vos **sillons mouvants submergés** par vos cimes
 Vous ensevelissez et bercez vos victimes,
 Ainsi qu'en le berçant vous poussez devant vous
 L'animalcule aveugle éclos dans vos **remous**.
 A tous les sols **marins** votre appel se répète.
 Mais sous **l'azur** limpide ou pendant la tempête,
 Doux murmure expirant sur la **grève**, ou fureur
 Retentissante au fond des vieux **gouffres** d'horreur,
 C'est à jamais un chant de détresse et de plainte.
 Perpétuels martyrs refoulés de l'étreinte,
 Armée aux rangs serrés qui monte et qui descend,
 Un **désir** est en vous qui se sait impuissant.
 Que la nuit s'épaississe ou bien que le jour croisse,
 Vous accourez si loin, vous rapportez **l'angoisse**,
 Aux pieds de vos remparts certains vous revenez,
 Et mêlez aux **rumeurs** des ans disséminés
 Les **soupirs** inconnus, les voix de ceux qu'on pleure.
 La vôtre est toujours jeune et seule ici demeure.
 Messagers du **chaos**, damnés de l'action,
 Serviteurs du **secret** de la **création**,
 Votre **spectacle** auguste et sa vaste **harmonie**
 Emouvront plus que tout la **pensée** infinie.
 Nous n'aurons combattu qu'une heure ; incessamment,
 Vous clamez dans **l'espace** un plus ancien **tourment** !
 Ah ! n'est-il pas celui d'une **âme** emprisonnée
 Qui ne sachant pourquoi ni comment elle est née,
 La demande en battant les **murs** de **l'horizon** ?
Flots sacrés ! L'**univers** est encor la **prison** !
 Nous avons beau fouiller et **le ciel et la terre**,
 Tout n'est que **doute, énigme, illusion, mystère**.



Léon DIERX

(1838 – 1912)

Les Bèures
Closes
Flots
des Mers



PAUL FORT

(1872-1960)

Hymne dans la nuit

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encor les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entrouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espallier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous - scels d'or des vies futures -, nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Écoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

Ballades françaises, 1897

Jean GIONO
(1895-1970)

Provence

Bien que la Durance prenne sa source sur les sommets du Montgenèvre, à l'endroit où nous la rencontrons, elle est entièrement haute-provençale.

Avant de recevoir l'Asse et le Verdon, elle a reçu la Bléone, et ces trois torrents viennent des montagnes jansénistes. Elle a assez de rudesse et d'orgueil pour se noircir volontiers de toutes ses sévérités et cependant elle est là, couchée dans ses *galets* molle et duvetée comme une branche de figuier.

Images de Provence (1961)

Arcadie ! Arcadie !

Le port (de Nice) lui-même était généralement peu profond, très abrité. L'abri des ports de pêche méditerranéens tient du miracle. On y sent une raison qui a fait compte de tout. C'est qu'elle veut s'épargner le moindre souci. C'est à un point qu'ils sont protégés du vent de traverse qui, dans ces régions, souffle une fois tous les cinq ans. Le front de mer était généralement pavé de petits *galets* ronds, posés sur champ, fort désagréables au pied mais qui, lavés de pluie et huilés de soleil, prenaient le ton de la nacre.

Les Cahiers (1953)

Victor HUGO

(1802 – 1885)

Poète, tu fais bien ! poète au triste front,
Tu rêves près des **ondes**,
Et tu tires des **mers** bien des choses qui sont
Sous les **vagues** profondes.

Les Contemplations – Préface (18 juin 1839)

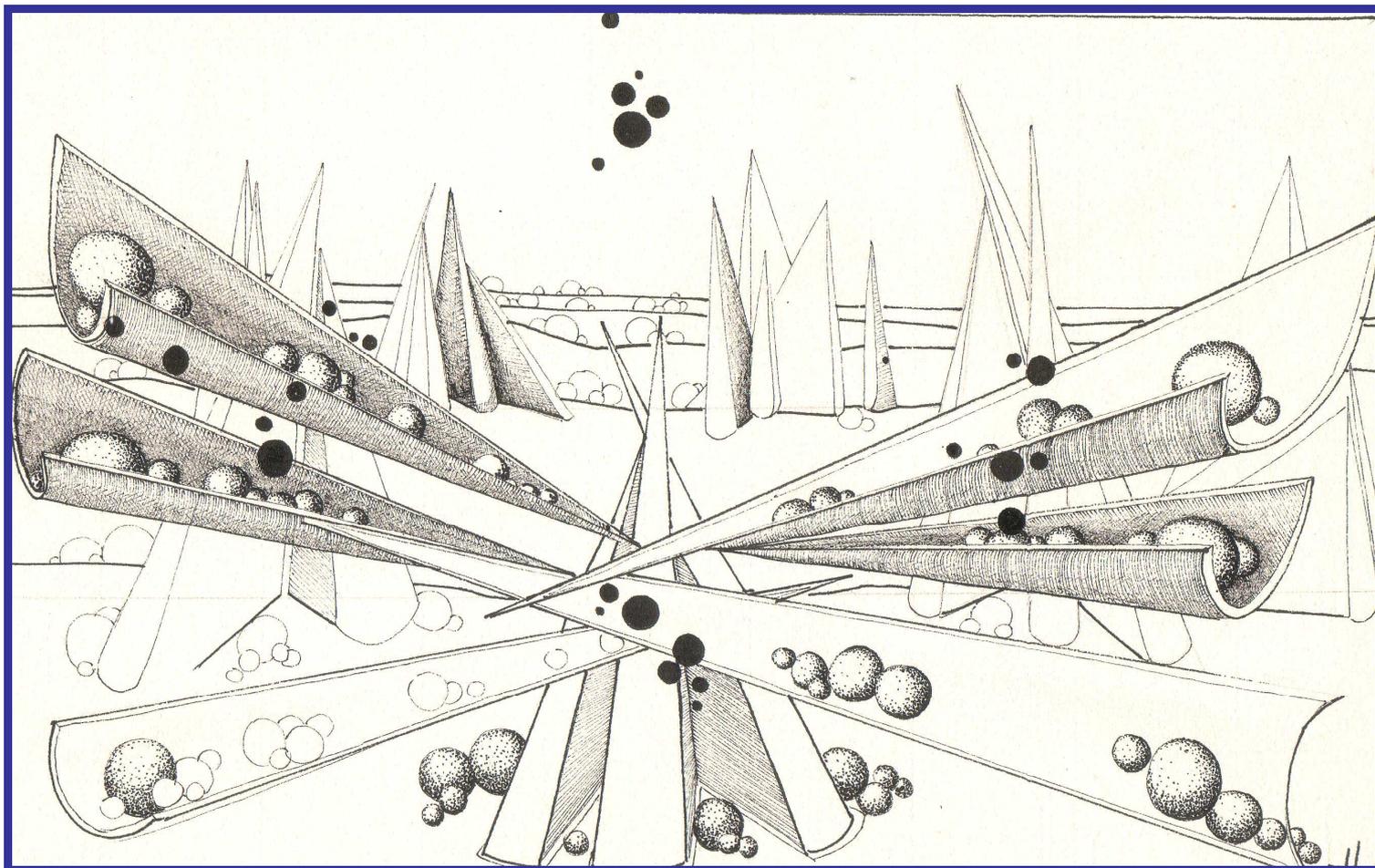
Qui sait ? Les animaux, et même les objets que nous appelons inanimés, l'arbre, la fleur, le rocher, le **galet** depuis la pierre jusqu'au nostoc, depuis le nostoc jusqu'au mollusque, depuis le mollusque jusqu'au chimpanzé, ont peut-être des espèces de moi encore vagues, et contiennent peut-être des ébauches de l'âme humaine, à des degrés divers et successifs de réussite et d'approximation ?

Les bêtes et les objets ne sont peut-être autre chose que des sourds et des aveugles tâtonnant vers l'harmonie et la lumière. L'homme est l'entendant et le voyant.

La vie et la végétation, la vie et la minéralisation, se rencontrent et se combinent dans certains êtres qui caractérisent les aspects les plus mystérieux de la création et quelques-unes de ses harmonies visibles.

Le crocodile, l'amphibie des rochers et des eaux, est **pierre** autant qu'animal ; le cerf, cet habitant inquiet de la forêt, porte des branches d'arbres sur sa tête.

Océan – philosophie prose (extraits)



Dessin : Herveline DELHUMEAU

*Il n'est pas besoin à l'homme
d'autre chose que ses pieds
pour qu'il trébuche... car,
sa misérable **pierre** d'achoppement,
chacun la porte en soi.*

**Heinrich von Kleist (1777-1811)
La Cruche Cassée, scène I**

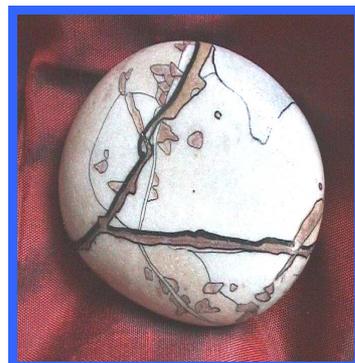
Lucienne Lacasse-Lovsted
... puisque les fleuves nous conduisent

Fleuve-mer

le plus flou des corps
vers l'immensité de l'Océan
au gré des humeurs d'une lune tyrannique
tu emportes frère, père, fils
sur la grève tu enjôles les endeuillés
avec tes moissons qui sentent et goûtent l'amour
ventre de la vague
et les splendeurs de ton mariage avec le ciel

peur des abîmes où tu conduis toute vie
dans les terres domptées
je me suis égarée

roulis, tangage, ressacs
malgré tes cruautés
rythment le cœur, le corps
de qui a joué dans ton lit
plissé les yeux pour mesurer tes horizons



tes marées ont déferlé
la vie m'a poussée, bois de marée

vase argileuse
odeur de varech
les enfants jouent dans ton lit

jusqu'à ce que leurs pieds submergés
les incitent à fuir vers la sécurité

des crans et *galets* de la grève

dans le sable gris
épuisés

ils creusent un nid douillet
rêvent vaisseaux fantômes
sous le soleil

qui réchauffe leurs corps heureux
les poètes cherchent des mots nouveaux
pour peindre tes humeurs
sur leur palettes
les peintres amalgament les pigments
pour écrire la splendeur de ton mariage avec le ciel

Saint-Laurent

Yang-Tzé

Gange

Nil

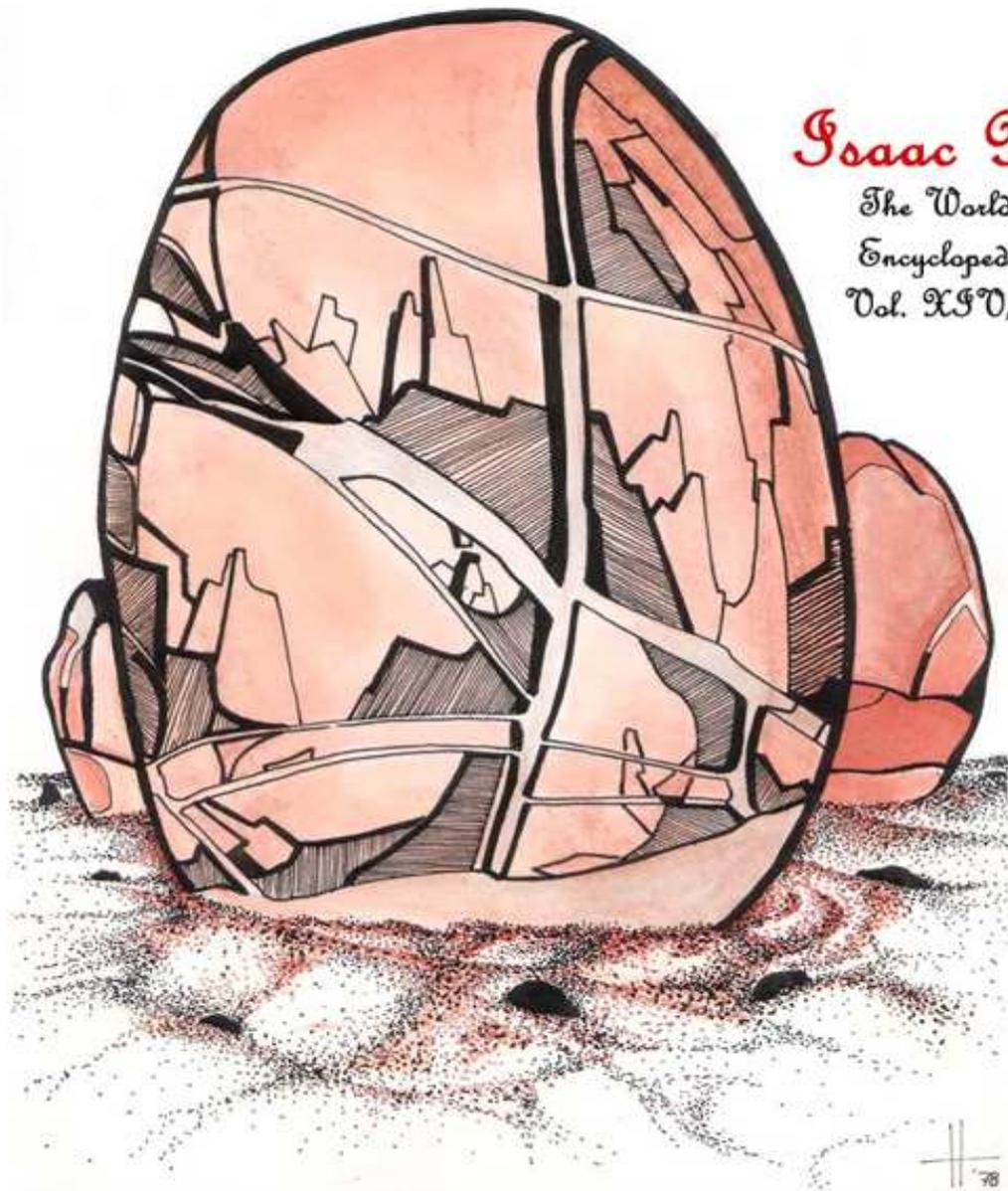
Et vous tous

artères de vie

Salut !



Je ne sais pas à quoi je ressemble pour les autres,
mais pour moi, je me fais l'impression de n'être
qu'un petit garçon qui joue sur la plage,
prenant plaisir à trouver de-ci de-là
un galet un peu plus lisse,
ou un coquillage un peu plus beau
qu'à l'ordinaire, alors que les réalités que j'ignore
s'étendent devant moi comme une mer immense.



Isaac Newton

The World Book
Encyclopedia, 1973,
Vol. XIV, page 308

Francis Ponge

1889-1988

Le galet

Le **galet** n'est pas une chose facile à bien définir.

Si l'on se contente d'une simple description l'on peut dire d'abord que c'est une forme ou un état de la **Pierre** entre le **rocher** et le **caillou**. (...)

Aussi bien, le **galet** est-il exactement la **Pierre** à l'époque où commence pour elle l'âge de la **personne**, de l'**individu**, c'est-à-dire de la **parole**. (...)

Apporté un jour par des innombrables **charrettes du flot**, qui depuis lors, semble-t-il, ne déchargent plus que pour les **oreilles** leur **vaine cargaison**, chaque **galet** repose sur l'amoncellement des formes de son **antique état** et des formes de son **futur**.

(...)

Partout où de tels **troupeaux** reposent, ils couvrent pratiquement le sol, et leur **dos** forme un parterre incommode à la pose du **pied** comme à celle de l'**esprit**.

(...)

Pourtant attachés à nulle part, ils restent à leur place quelconque sur l'étendue. Le vent le plus fort pour déraciner un arbre ou pour démolir un édifice, ne peut déplacer un **galet**.

Mais comme il fait voler la poussière alentour, c'est ainsi que parfois les furets de l'ouragan déterrent quelqu'une de ces **bornes du hasard** à leurs places quelconques depuis des siècles sous la couche opaque et temporelle du **sable**.

Mais au contraire l'**eau**, qui rend glissant et communique sa qualité de **fluide** à tout ce qu'elle peut entièrement enrober, arrive parfois à séduire ces formes et à les entraîner.

Car le **galet** se souvient qu'il naquit par l'effort de ce monstre informe sur le monstre également informe de la **Pierre**. Et comme sa personne encore ne peut être achevée qu'à plusieurs reprises par l'application du **liquide**, elle lui reste à jamais par définition docile.

Terne au sol, comme le jour est terne par rapport à la nuit, à l'instant même où l'**onde** le reprend elle lui donne à **luire**.

Et quoiqu'elle n'agisse pas en profondeur, elle ne pénètre qu'à peine le très fin et très serré **agglomérat**, la très mince quoique très active adhérence du **liquide** provoque à sa surface une modification sensible. Il semble qu'elle le **repolisse**, et **panse** ainsi elle-même les blessures faites par leurs **précédentes amours**. Alors, pour un moment, l'extérieur du **galet** ressemble à son intérieur :

il a sur tout le **corps l'œil de la jeunesse**.

Le parti pris des choses (extraits)

Francis Ponge

1899-1988

Flot

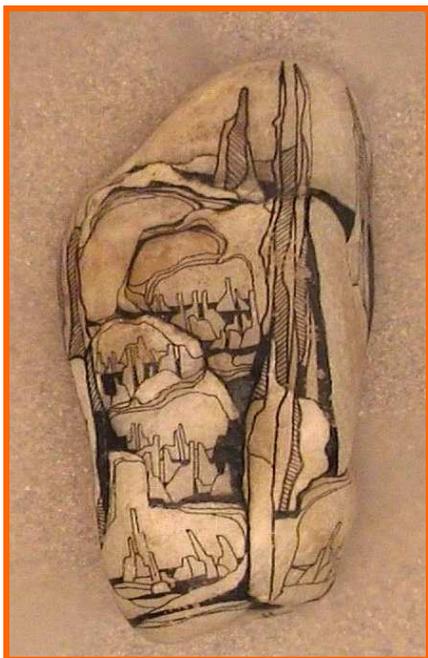
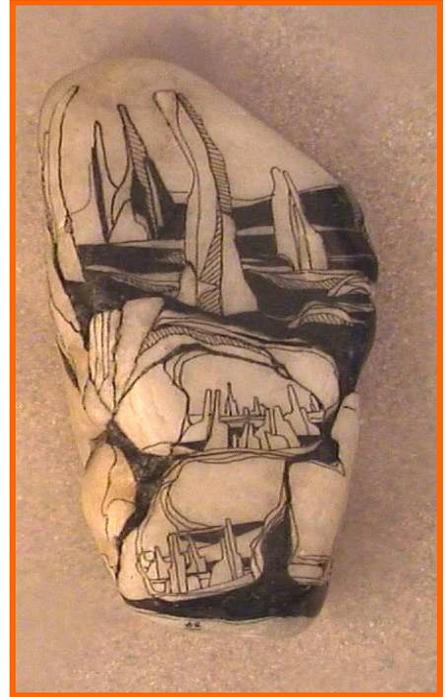
Flot;

requiers

pour ta marche

un salet

au sol terre



Qu'à venir

en ta source

au premier pas

tu perdes.

Proèmes

I. Nature piscem doces (1928)

Oubliettes des châteaux de sable Meurtrières fenêtres de l'oubli
 Tout est toujours pareil Et cependant tout a changé Tu
 étais nue dans le soleil Tu étais nue tu te **baignais** Les **galets**
roulent avec la **mer** Et toujours toujours j'entendrai Leur
 doux refrain de **pierres** heureuses Leur gai refrain de **pierres**



ns les
 Brûlée
 Eblouie
 Meurtrières
 t tout a
aignais
 tendrai
 ain de
 u dans
 enfance
 enfance
sable
 reil Et
 u étais
 toujours
 reuses
 in des
 hirants
 eilleux
 tes des
 out est
 dans le
 avec la

ns les
 Brûlée
 Eblouie
 Meurtrières
 t tout a
aignais
 tendrai
 ain de
 u dans
 enfance
 enfance
sable
 reil Et
 u étais
 toujours
 reuses
 in des
 hirants
 eilleux
 tes des
 out est
 dans le
 avec la

mer Et toujours toujours j'entendrai Leur doux refrain de
pierres heureuses Leur gai refrain de **pierres mouillées**
 Déchirant refrain des vacances Perdu dans les **vagues** du
 souvenir Déchirants souvenirs de l'enfance Brûlée vive par le
 désir Merveilleux souvenir de l'enfance Eblouie par le plaisir

RAYMOND QUENEAU

(1903 – 1976)

Fendre les flots

LA MOUETTE ET LE GALET

La **mouette** s'apprêtait à marcher
Sur les **galets** roulés
elle glissa
pour l'animal jamais d'acte manqué
jamais oiseau ne rate un vol

elle glissa mais ses ailes
l'enlevèrent dans les airs
laissant le **galet** là

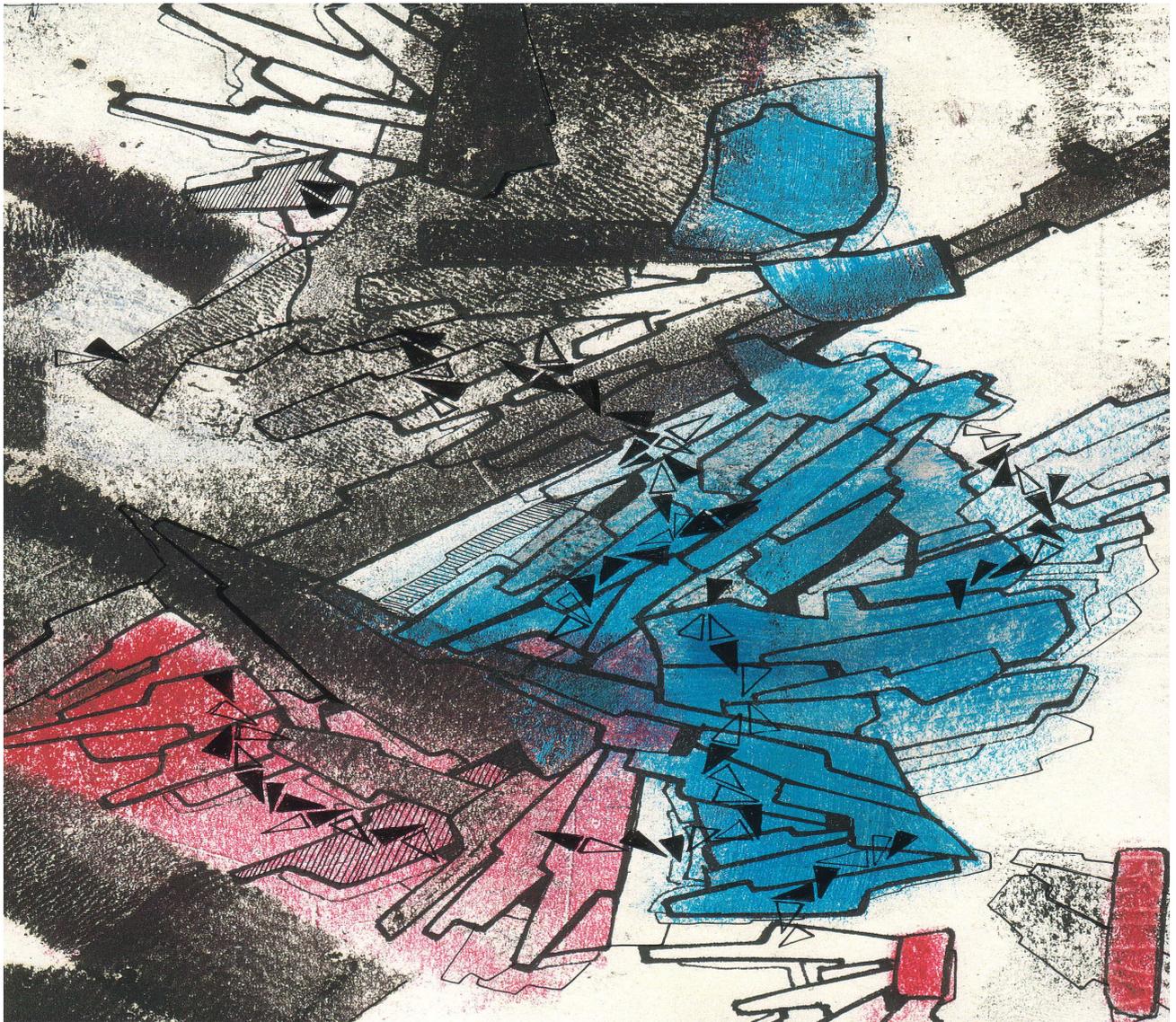
avec ce **galet**-là l'enfant joua
quels ricochets
sur la mer d'enclume ?

la **mouette** se reposa
sur la plage rustique
le **galet** ne retrouva pas

le **galet** joue-t-il au poisson
ou bien dort-il au fond ?
au fond

DESTINS DE GALETS

Le **galet** ne naquit point **galet**, mais caillou
Né caillou le **galet** roule ensuite sa bosse
Infime devenu il poudroie sur la plage
A moins que décoré d'un petit bateau peint
Il se survive et dorme en pressant quelques pages



Dessin : Herveline DELHUMEAU

*Je ne bâtis que **pierres** vives,
ce sont hommes.*

François RABELAIS

(vers 1494-1553)

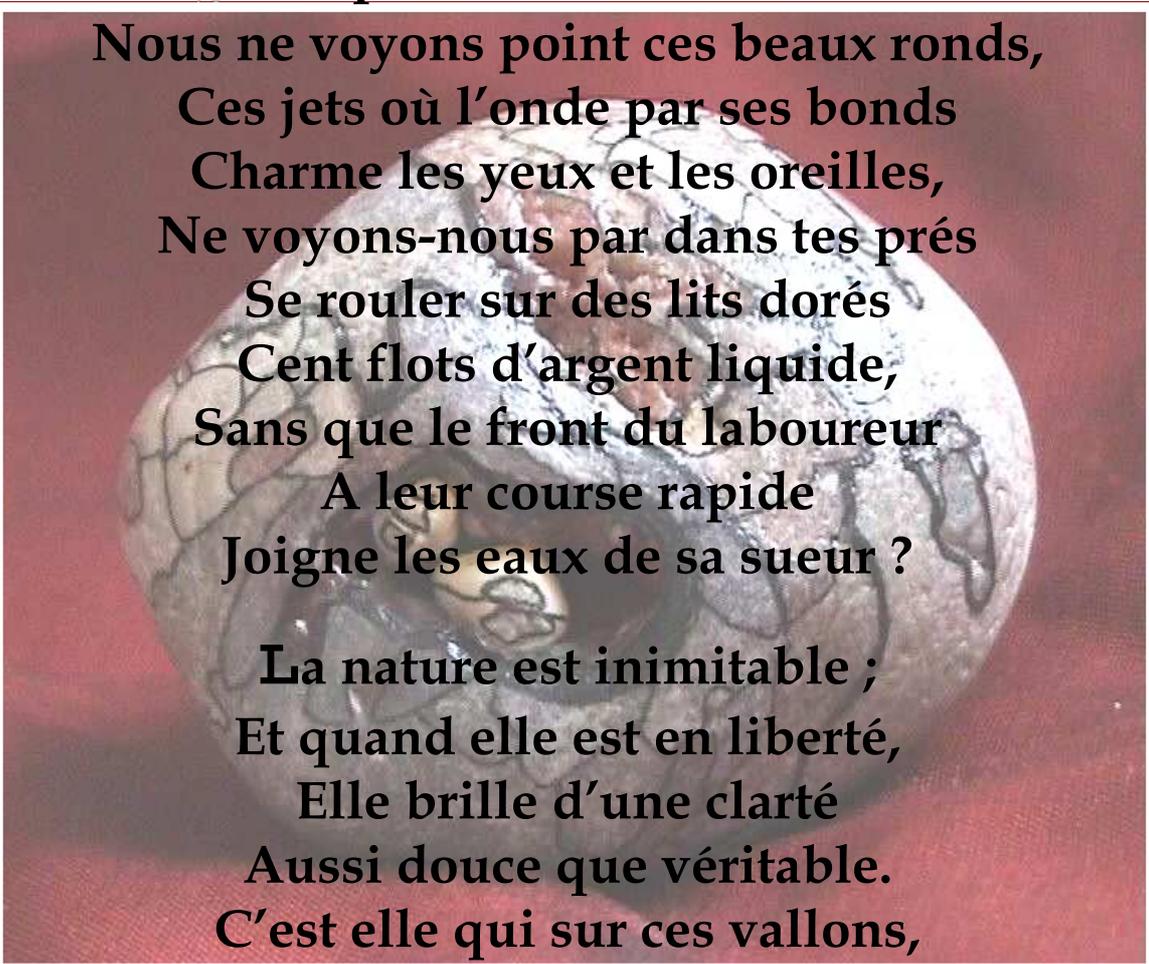
Tiers livre, VI

Jean RACINE

(1639 – 1699)

Le paysage ou les Promenades de Port-Royal-des-Champs
Louange de Port-Royal en général
Ode Première

Que si parmi tant de merveilles



**Nous ne voyons point ces beaux ronds,
Ces jets où l'onde par ses bonds
Charme les yeux et les oreilles,
Ne voyons-nous par dans tes prés
Se rouler sur des lits dorés
Cent flots d'argent liquide,
Sans que le front du laboureur
A leur course rapide
Joigne les eaux de sa sueur ?

La nature est inimitable ;
Et quand elle est en liberté,
Elle brille d'une clarté
Aussi douce que véritable.
C'est elle qui sur ces vallons,
Ces bois, ces prés et ces sillons
Signale sa puissance ;
C'est elle par qui leurs beautés,
Sans blesser l'innocence,
Rendent nos yeux comme enchantés.**

Rainer-Maria RILKE (1875 – 1926)

Galet Que d'un jaillissement et d'une retombée
Puisse surgir en moi un être aussi réel :
Soulever, recevoir en l'absence de mains,
Dur séjour spirituel : jeu de paume sans balle

Ma vie est comme une mer calme: **Pour te fêter**

Le mal habite les maisons de la rive,
Ne se risque pas hors des cours.
Parfois seulement tressaillent une approche et une fuite :
Quelques désirs dérangés planent
Au-dessus telles des mouettes argentées.
Puis tout est silencieux de nouveau...
Et sais-tu ce que veut ma vie,
L'as-tu compris ?
Comme une vague dans la mer matinale,
Elle veut, grondante et lourde de coquillages,
Prendre terre sur ton âme.

Il n'a pas d'enfance, pas d'âge **Rodin**
Son enfance était la jeunesse des pierres
Et son âge n'est pas le sien.
Le créateur se tient tout seul
Parmi les créations ;
Dans ses mains déployées
Reposent les pays.
Ses choses tournent autour de lui comme des étoiles
Et reposent autour de lui comme des constellations.
Il a construit sa proximité



*Le
seul vrai
chef-d'œuvre que
puisse créer l'homme :
un vase. Le seul vrai
chef-d'œuvre créé par la nature ;*

*un galet,
absolument rond et lisse.
Une fleur, une perle, peuvent
avoir la perfection d'un
galet, mais elles
meurent.*

Le jardin des Roses
Saâdi (1213-v. 1293)

Saint-John PERSE (1887 - 1975)

*Au bruit des grandes eaux en marche sur la terre,
tout le sel de la terre tressaille dans les songes.
Et soudain, ah ! Soudain que nous veulent ces voix ?
Levez un peuple de miroirs sur l'ossuaire des fleuves,
qu'ils interjettent appel dans la suite des siècles !
Levez des **pierres** à ma gloire,
levez des pierres au silence, et à la garde de ces lieux
les cavaleries de bronze vert sur de vastes chaussées !... (Anabase)*

« Dénuelement ! Dénuelement !... Nous implorons qu'en vue de mer il nous soit fait promesse d'œuvres nouvelles : d'œuvres vivaces et très belles, qui ne soient qu'œuvre vive et ne soient qu'œuvre belle, de grandes œuvres séditieuses, de grandes œuvres licencieuses, ouvertes à toutes prédations de l'homme, et qui recréent pour nous le goût de vivre l'homme, à son écart, au plus grand pas de l'homme sur la **pierre**

Très grandes œuvres et telles, sur l'arène, qu'on n'en sache plus l'espèce ni la race... Ah ! Qu'un grand style encore nous surprenne... De plus grand mètre à nos frontières, il n'en est point qu'on sache. Enseigne-nous, Puissance ! Le vers majeur du plus grand ordre, dis-nous le ton du plus grand art, **Mer exemplaire du plus grand texte !** le mode majeur enseigne-nous, et la mesure enfin nous soit donnée qui, sur les granits rouges du drame, nous ouvre l'heure dont on s'éprenne !... Au mouvement des eaux princières, qui renouera pour nous la grande phrase prise au peuple ? Nos hanches qu'enseigne toute houle, à ce mouvement lointain de foule déjà s'émeuvent et si apparentent. Qu'on nous appelle encore sur la pierre, à notre pas de Tragédiennes ! Qu'on nous oriente encore vers la mer, sur le grand arc de pierre nue dont la corde est la scène, et qu'on nous mette entre les mains, pour la grandeur de l'homme sur la scène, de ces grands textes que nous disons : ensemencés d'éclairs et semoncés d'orages, comme brûlés d'orties de mer et de méduses irritantes, où courent avec les feux du large des grands aveux du songe et les usurpations de l'âme. Là siffle la pieuvre du plaisir ; là brille l'étincelle même du malheur, comme le sel violet de mer aux flammes vertes des feux d'épaves... Donnez-nous de vous lire, promesses ! Sur de plus libres seuils, et les grandes phrases du Tragique, dans l'or sacré du soir, nous surprendront encore au-dessus de la foule.

Comme au-delà du Mur de **pierres**, sur la haute page tendue du ciel et de la mer, ces longs convois de nefes sous voiles qui doublent soudain la pointe des Caps, pendant l'évolution du drame sur la scène... »

(Amer - Strophe ! Les tragédiennes sont venues)

SAINT-POL-ROUX

(1861 – 1940)

Sur un ruisseau qui passe dans la luzerne

A Francis Vielé-Griffin

Ô l'Onde qui file et glisse, vive, naïve, lisse !

Parmi les prairies du songe, des filles se révèlent parfois, la chevelure telle.

Ce ruisseau, parvule et frais, sans doute est un lézard de désirs purs...

Epanoui lézard qu'une étincelle d'œil ferait s'évanouir ?

Sur le silence des ongles inférieurs, noyé dans ce saule propice admirons le
Pélerine de la langue et de la racine qui s'achemine en la luzerne.

Oh ! cela coule des cailloux, arrondis par l'obséquieuse politesse,
suggérant les chauves jabotés sans leur perruque printanière.

L'azur inclus est, n'est-ce point ?

la perceptible remembrance des prunelles nymphales qui s'y séduisent.

Admirons sans s'y mirer, et de loin sourions, de peur d'effaroucher.

Combien joli de sourire à du rire qui glisse ainsi que des larmes divines !...

Je me mis à prier comme devant une statue de la Vierge en fusion :

« Onde vraie, Onde première, Onde candide, Onde lys et cygnes, Onde sueur de l'ombre,

Onde baudrier de la prairie, Onde innocence qui passe, Onde lingot du firmament,

Onde litanies de matinée, Onde choyée des vasques, Onde chérie par l'aiguillère

Onde amante des jarres, Onde en vue du baptême, Onde pour les statues à socle,

Onde psyché des âmes diaphanes, Onde pour les orteil des fées,

Onde pour les chevilles des mendiantes, Onde pour les plumes des anges,

Onde pour l'exil des idées, Onde bébé des pluies d'avril,

Onde petite fille à la poupée, Onde fiancée perlant sa missive

Onde carmélite au pied du crucifix, Onde avarice à la confesse,

Onde superbe lance des croisades,

Onde émanée d'une cloche tacite, Onde humilité de la cime,

Onde éloquence des mamelles de pierre, Onde argenterie des tiroirs du vallon,

Onde banderole du vitrail rustique, Onde écharpe que gagne la fatigue,

Onde palme et rosaire des yeux, Onde versée par les charités simples,

Onde rosée des étoiles qui clignent, Onde pipi de la lune-aux-mousselines,

Onde jouissance du soleil-en-roue-de-paon, Onde analogue aux voix des aimées sous le marbre,

Onde qui bellement parais une brise solide, Onde pareille à des baisers visibles se courant après,

Onde que l'on dirait du sang de Paradis-les-Ailes,

Je te salue de l'Elseneur de mes Péchés ! »

Ce ruisseau, j'ai su depuis, était mon Souvenir-du-premier-âge.

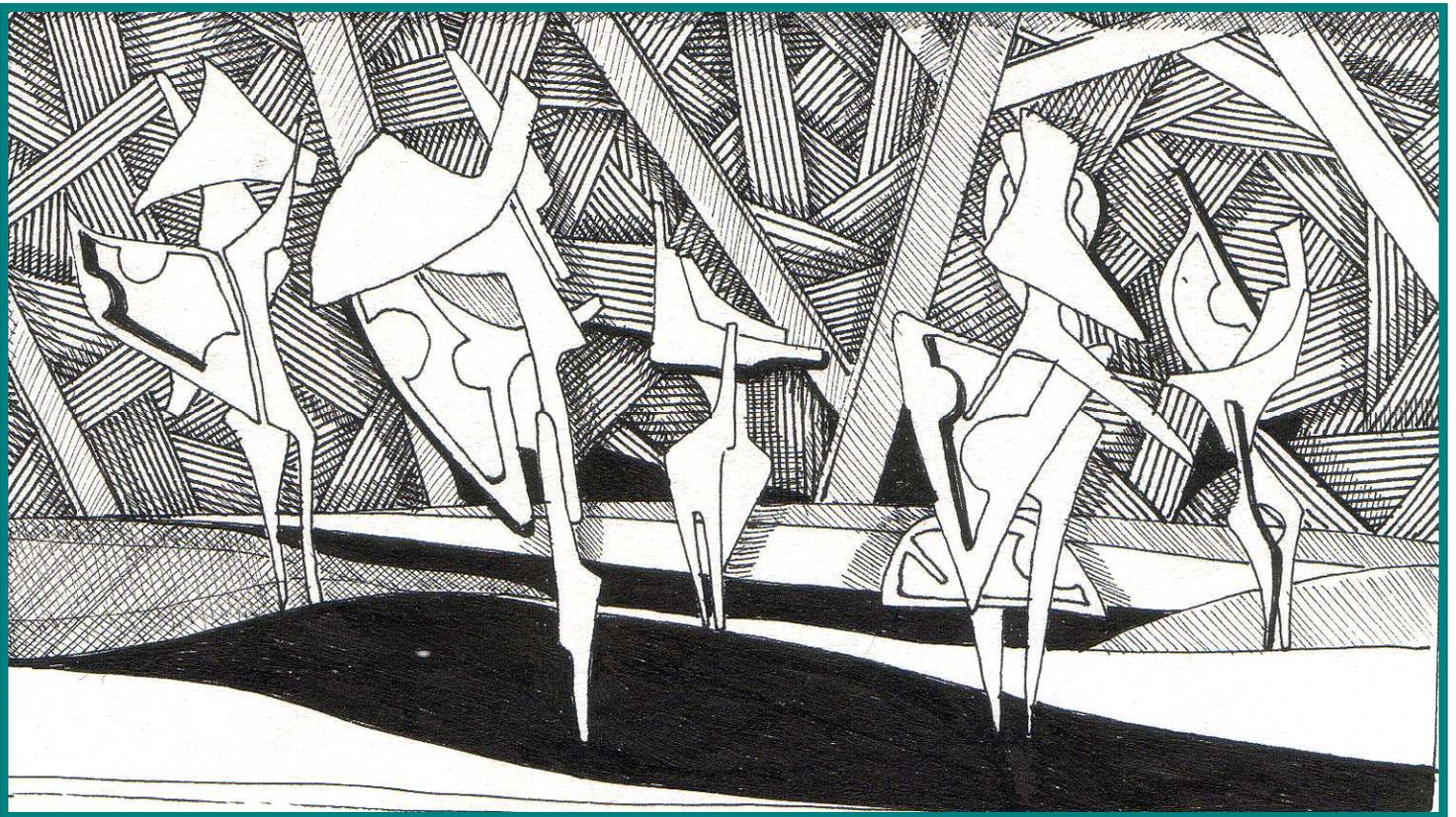
Ô l'onde qui file et glisse, vive, naïve, lisse !

Les Reposoirs de la Procession.

II : De la Colombe au Corbeau par le Paon

*Deucalion a lancé sur la terre vide
des pierres
d'où sont nés les hommes, une race dure.*

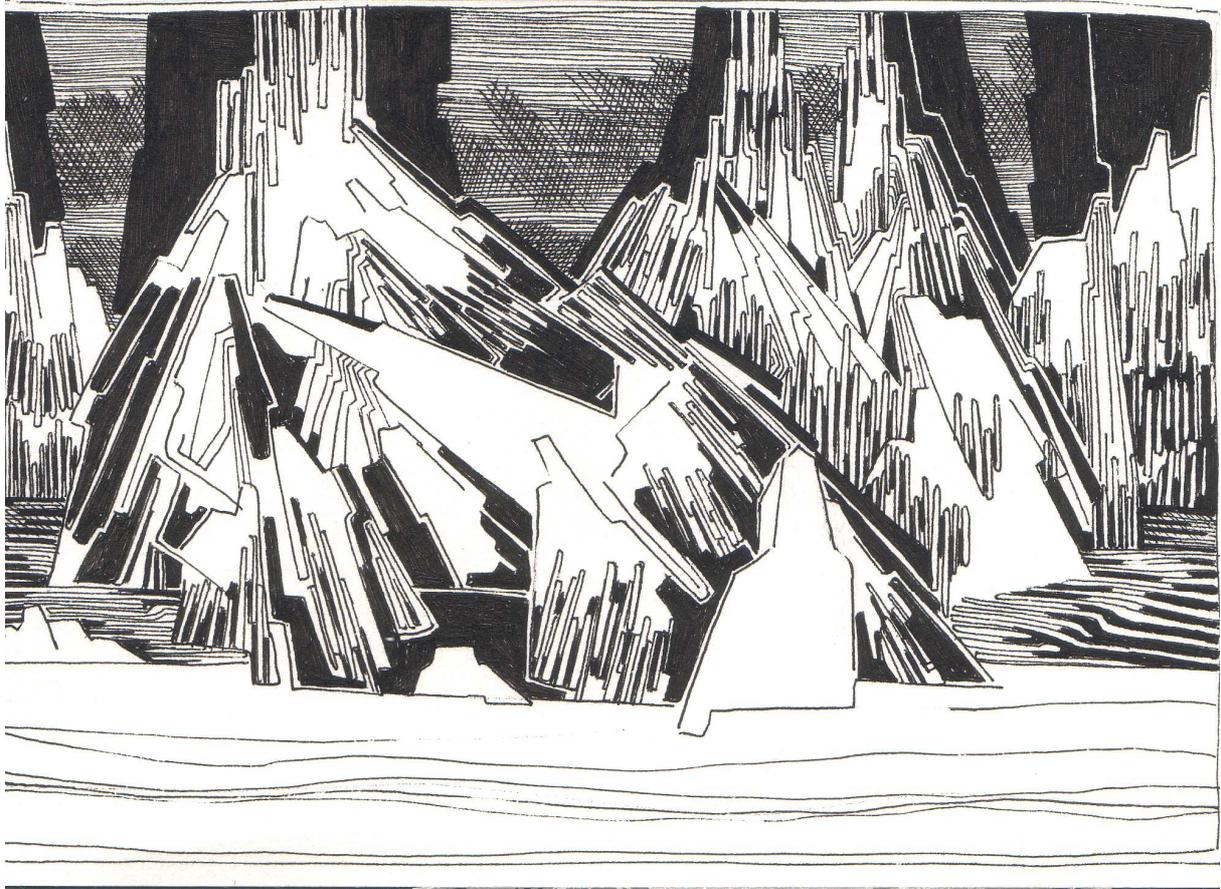
VIRGILE (vers 70-19 av. J.-C.)
Les Géorgiques, I



Dessin : Herveline DELHUMEAU

*Si on nous interdit ces pierres,
nous combattons avec nos dents.*

William SHAKESPEARE
(1564-1616)
Henri IV, I-1



Dessin : Herveline DELHUMEAU

Que
des millions
de **pierres** tombent
des millions de fois en des milliers de lieux,
qu'importe ! puisque cette diversité est pure illusion. Tout se passe
comme si une seule **pietre** tombait une seule fois. Seule existe vraiment
la « forme substantielle » ou « l'Idée de la pesanteur ». En elle seule
nous pouvons trouver le pourquoi de la chute, les lois de Galilée
ne traduisant que le comment. Toute la multiplicité des
chutes perçues n'est que la réfraction d'une réalité à
travers notre entendement, c'est-à-dire
notre cerveau.

Arthur SCHOPENHAUER (1788-1860)
Le Monde comme Volonté et Représentation, II

Jules SUPERVIELLE : *Le forçat innocent*

(1884 – 1960)

Pierre pierre sous ma main

Dans ta vigueur coutumière,
Pleine de mille lumières
Sous un opaque maintien,
Bouge enfin, je te regarde,
Et même si longuement
Que j'en suis sans mouvement,
Montre ce que tu sais faire,
Montre que tu peux me voir,
Tu me caches ton pouvoir,
Faux petit os de la terre,
Ne te souviens-tu de rien,
Au fond de toi cherche bien
Tu pleurais dans les ténèbres.

Les *pierres* du chemin, ah comment se fait-il
Qu'elles soient devenues
Les yeux des cerfs errants, des biches et des loups,
Et les yeux du cheval qui s'en allait sans ruses
Se peut-il que ce soient deux *cailloux* dans le fleuve?
Tournez-vous par ici, mes bêtes galopantes,
Au secours, j'ai besoin de chacune de vous,
Troupeau de taurillons, chevaux faiseurs d'espaces,
Personne n'est de trop pour consoler un fou
Ah j'ai même besoin des bêtes qui se cachent
Et du grain de maïs au fond d'un sac perdu.

Pierre obscure compagnie,
Sois bonne enfin, sois docile,
Ce n'est pas si difficile
De devenir mon amie.

Quand je sens que tu m'écoutes
C'est toi qui me donnes tout.
Tu es distraite, tu pèses,
Tu me remplis la main d'aise
Et d'une douceur sans bruit.
Le jour, tu es toute chaude,
Toute sereine la nuit,
Autour de toi mon cœur rôde,
Le tien qui s'est arrêté
Me ravit de tous côtés.

Le forçat (extraits)

Rabindranath TAGORE

(1861 - 1941)

Le Jardinier d'Amour

LXVI

Un fou vagabondait, cherchant la pierre philosophale, les cheveux emmêlés, hâlé, couvert de poussière, le corps réduit à une ombre, les lèvres aussi serrées que la porte close de son cœur et les yeux brûlants comme la lampe du ver luisant qui cherche sa compagne. Devant lui grondait l'océan immense. Les vagues babillardes racontaient les trésors cachés dans leur sein et se moquaient de l'ignorant qui ne savait pas les comprendre.

Il allait, lui, sans espoir et sans repos, poursuivant la recherche qui était devenue sa vie. Pareil à l'Océan qui, toujours, se dresse vers le ciel pour atteindre l'inaccessible. Pareil aux Etoiles qui tournent en cercle aspirant à un but jamais atteint.

Ainsi, sur la plage déserte, le fou aux boucles fauves de poussière, errait cherchant la pierre philosophale.

Un jour, un gamin du village s'approcha et lui dit :

« Comment as-tu trouvé cette chaîne d'or qui te ceint la taille ? »

Le fou tressaillit ; la chaîne autrefois en fer s'était changée en or ! Il ne rêvait pas, mais comment cette transformation s'était-elle faite ? Sauvagement il se frappa le front : où, mais où avait-il, sans le savoir, réalisé son rêve ? Il avait pris l'habitude d'éprouver les

galets

qu'il ramassait en les frappant contre sa chaîne, et de les rejeter ensuite machinalement, sans regarder si quelque changement s'était produit : c'était ainsi que le pauvre fou avait trouvé et perdu la pierre philosophale.

Le soleil disparaissait ; à l'occident le ciel était d'or.

Anéanti, brisé de corps et d'esprit, semblable à un arbre déraciné, le fou se remit à chercher le trésor perdu.

Rabindranath TAGORE

(1861 - 1941)

La Jeune Lune

Sur le rivage

Sur les rivages de mondes sans fin des enfants s'assemblent. Le ciel infini s'étend immobile sur leur tête, mais les flots toujours mouvants sont houleux. Les enfants s'assemblent sur les rivages de mondes sans fin, avec des cris, avec des danses.

Ils se construisent des maisons de sable, ils jouent avec des coquillages vides. Quelques feuilles flétries sont pour eux des bateaux, qu'avec un sourire ils regardent flotter sur l'immensité profonde. Des enfants s'ébattent sur les rivages de mondes sans fin.

Ils ne savent pas nager, ils ne savent pas jeter des filets. Pour les perles plongent les pêcheurs de nacre, sur leurs vaisseaux naviguent les marchands, tandis que les enfants ramassent des

galets

et les jettent aussitôt. Ils ne recherchent pas des trésors cachés, ils ne savent pas jeter des filets.

La mer monte avec des éclats de rire et, pâle, chatoie le sourire de la plage. Des vagues meurtrières chantent aux enfants des ballades vides de sens, comme celles qu'une mère chante en berçant son bébé.

La mer joue avec les enfants et, pâle, chatoie le sourire de la plage. Sur les rivages de mondes sans fin des enfants s'assemblent. La tempête rôde dans le ciel sans route, des vaisseaux sombrent dans les eaux sans trace, la mort se promène et les enfants jouent. Sur les rivages de mondes sans fin est le grand rendez-vous de l'enfance.

Tristan TZARA (1896 – 1963)

Sur le chemin des étoiles de mer

à Federico Garcia lorca.

pilleur de **mers** _____ **tu te penches sous l'attente**
et te lèves et chaque fois que tu salues **la mer** ivre à tes pieds _____
sur le chemin des **étoiles de mer** _____
déposées par colonnes d'incertitude tu te penches tu te lèves _____
saluts brassés par bandes _____ **et sur le tas il faut pourtant que tu marches**
mêmes en évitant les plus belles il faut pourtant que tu marches _____
tu te penches _____ **sur le chemin des étoiles de mer**
mes frères hurlent de douleur à l'autre bout _____ il faut les prendre intactes
ce sont les mains de **la mer** _____ **que l'on offre aux hommes de rien**
glorieux chemin sur le chemin des **étoiles de mer** _____
« *alcachofas alcachofas* » c'est mon beau Madrid _____
aux yeux d'étain à la voix fruitée _____ qui est ouvert à tous les vents
vagues de fer vagues de feu _____ **il s'agit des splendeurs de la mer**
il faut les prendre intactes _____ celles aux branches cassées renversées
sur le chemin des **étoiles de mer** _____ **où mène ce chemin il mène à la douleur**
les hommes tombent quand ils veulent se redresser _____
les hommes chantent parce qu'ils ont goûté à la mort **il faut pourtant marcher**
marche dessus _____ le chemin des **étoiles de mer** par colonnes d'incertitude
mais on s'empêtre **dans la voix des lianes** _____
« *alcachofas alcachofas* » c'est mon beau Madrid aux feux bas _____
ouvert à tous les vents _____ **qui m'appelle - longues années - des orties**
c'est une tête de fils de roi fils de putain
c'est une tête c'est **la vague** qui déferle
c'est pourtant sur le chemin des **étoiles de mer** _____ **que les mains sont ouvertes**
elles ne parlent pas de la beauté de la splendeur _____
rien que des reflets **de minuscules cieux** _____
et les imperceptibles clignements des yeux autour _____
les vagues brisées _____ **pilleurs de mers**
mais c'est Madrid ouvert à tous les vents _____ qui piétine la parole dans ma tête
« *alcachofas alcachofas* » chapiteaux des cris raidis _____ **ouvre-toi coeur infini**
pour que pénètre le chemin des étoiles dans ta vie innombrable comme **le sable**
et la joie des **mers** _____ **qu'elle contienne le soleil**
dans la poitrine où brille l'homme du lendemain _____
l'homme d'aujourd'hui **sur le chemin des étoiles de mer** _____
a planté le signe avancé de la vie _____ telle qu'elle se doit de vivre
le vol librement choisi **de l'oiseau jusqu'à la mort** _____
et jusqu'à la fin des **pierres** et des âges _____
les yeux fixés **sur la seule certitude du monde** _____
dont ruisselle la lumière rabotant au ras du sol _____

Gilles Vigneault

à tribord

Et moi qui suis ici
Qui n'en partirai guère
Je sais le bruit que font les vagues
Sur les **galets** de là-bas
Et je l'entends au moindre recoin de silence
Je connais l'odeur de l'iode
Et du sel
Et je la sens au moindre souffle de vent frais
Et tout cet horizon
Bordé à l'infini
De rivages pareils et différents
Qui se déroule parfois
Devant la mer qui se retire
Pour montrer un instant sa secrète demeure

Et c'est pour les nuages
Et les **épaves paresseuses**
Que tout a lieu

Quand le vent passera
Moi qui suis ici
N'en partirai guère
Et je ne sais à quel quai
J'amarrerais mon âme
Quand le vent passera



Gilles VIGNEAULT, *De lacs en îles*,
1993